

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Tant qu'il y aura des fils

*Le Fou du père* de Robert Lalonde, Montréal, Boréal, 1988, 152 p., 13,95\$.

Yvon Bernier

Numéro 50, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38690ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernier, Y. (1988). Compte rendu de [Tant qu'il y aura des fils / *Le Fou du père* de Robert Lalonde, Montréal, Boréal, 1988, 152 p., 13,95\$.] *Lettres québécoises*, (50), 21–22.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

par Yvon Bernier

# TANT QU'IL Y AURA DES FILS...

**Le Fou du père** de Robert Lalonde, Montréal, Boréal, 1988, 152 p., 13,95\$.

Rien de moins surprenant que de voir Robert Lalonde aborder, ainsi qu'il le fait dans *Le Fou du père*, le thème des relations père-fils. Certes, par les temps qui courent, il s'agit là d'un sujet qui flotte dans l'air. En effet, pour ne s'en tenir à cet égard qu'à quelques apports récents tout particulièrement remarquables, l'on mentionnera pour mémoire le recueil poétique *Les Heures* de Fernand Ouellette et, dans un autre mode d'expression, le film *Un zoo la nuit* où Jean-Claude Lauzon tire un étonnant parti cinématographique de ce sujet timidement exploré jusqu'ici. Mais, dans le cas précis de Robert Lalonde, son intérêt pour cette question ne saurait être imputé à la seule actualité puisqu'il coule chez lui véritablement de source, ce qui revient à dire qu'il lui est presque congénital. Car son imaginaire, aussi bien que son itinéraire romanesque antérieur, appelaient avec force un tel aboutissement. À preuve, on n'en finirait pas d'énumérer les éléments, inscrits en filigrane dans *Le Dernier Été des Indiens* et dans *Une belle journée d'avance*, qui déjà pavalaient la voie à une pareille initiative de sa part.

Placé sous une épigraphe de Jacques Brault qu'on a plaisir à retrouver ici, — le texte de lui mis en épigraphe est tiré d'*Agonie* et traduit admirablement la signification axiale du roman, — *Le Fou du père* raconte le difficile rapprochement qui s'effectue entre un père et son fils. Si autonome que soit devenu ce dernier avec la trentaine, il souffre pourtant encore du silence dans lequel s'enferme son père et de la présence entre eux d'une glace qui remonte à l'enfance, peut-être même à la naissance du narrateur, et qu'il aimerait voir fondre. À la faveur d'un séjour de quelques jours à la cabane de ce père ensauvagé, au moment de la saison de la chasse qui annonce aussi la fin de l'automne, le fils meurtri décide de frapper un grand coup avec l'approbation de

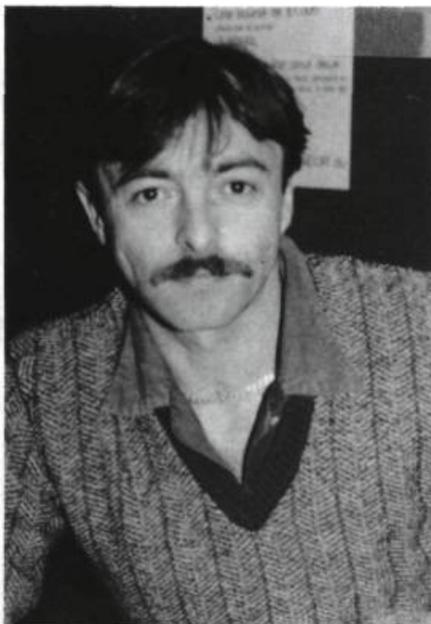


Photo: Athé

la femme qu'il aime, et qu'on devine bien informée de l'intime tragédie à laquelle il se trouve confronté. En tout cas, les très belles lettres qu'elle lui adresse le donnent à penser. Seul protagoniste doté d'un commencement d'identité, L. (cette simple initiale représente tout de même une amélioration par rapport à la Elle de

*La Belle Épouvante*) pousse à la roue de façon telle que, malgré la distance, elle téléguide en quelque sorte paroles et gestes.

Jours singuliers que ceux-là, chargés de réminiscences, où les corps se dénuident plus aisément que les âmes dans un climat de sensualité panique qui exacerbe la sensibilité du fils plus adonné à l'introspection qu'à la chasse et à la pêche. La nature, autour de ces deux êtres, existe en effet avec une telle intensité qu'elle entretient chez le cadet une espèce d'ébriété morale qui lui permettra d'entendre finalement l'enseignement de L., contenu dans sa dernière lettre mais que les précédentes laissaient présager, à savoir que «la différence est moins grande qu'on imagine entre étreindre et repousser». Toutefois, avant d'en arriver au geste qui guérit, le fils évoque pour soi le passé, moins pour l'exorciser que pour en prendre la mesure exacte, opération de reconnaissance propre à fonder plus tard en raison l'acte final de connaissance dicté par le désespoir. Fantôme de la mère aimée morte trop tôt, lieux abandonnés de l'enfance que l'on revisite comme s'ils pouvaient livrer la clef de l'énigme, rappel enfin du seul «grand bonheur équivoque et suffocant» du jeune garçon à qui son père, «saoul mais gai», enseigna un jour à se battre comme un homme, tout cela mêlé aux rêves nocturnes et diurnes, tantôt effrayants d'angoisse et tantôt inoffensivement érotiques.

Ce voyage intérieur du fils, conjugué à un isolement et à une intimité physiques qu'accroissent leur «mutisme entêté», ne peut qu'énerver au sens fort du terme ces deux êtres de sang, prisonniers d'une violence qui exprime en fait un immense besoin d'amour depuis trop longtemps bafoué. Aussi s'étonne-t-on à peine de les voir à tour de rôle s'emparer d'une hache et en user comme des forcenés, l'un pour épuiser momentanément une fièvre mauvaise qui le



# Francine Noël à l'école de Michel Tremblay

consume et empoisonne sa vie, l'autre pour obéir à la folie allumée en lui par l'alcool. Cependant, le geste démentiel du père, d'autant plus explicable que celui-ci ne bénéficie pas des divers exutoires auxquels peut recourir son fils, permet à ce drame du silence d'atteindre un paroxysme à partir duquel s'amorce enfin la délivrance, entendue dans un sens presque obstétrical. Les tensions se dénouent au cours d'une scène où il paraît bien difficile, en dépit des affirmations contraires de l'auteur, de ne pas lire d'inceste. Elliptique et d'une ambiguïté achevée dans la formulation, au point qu'à la lecture on finit par se demander si l'on n'erre pas, cette scène ne saurait pourtant être interprétée différemment en raison même de la dynamique profonde du roman et des signes qui la préparent et en exigent l'accomplissement.

Néanmoins, il s'agit d'un singulier acte d'inceste puisqu'il ne semble pas émaner d'un désir purement sensuel et encore moins sexuel. D'ailleurs, dès le début du récit, le fils, allongé nu près de son père également nu à l'issue d'une baignade, déclare : « Je n'ai pas de réel désir pour ce corps indépendant, seul, magnifique », et on continue volontiers à le croire sur parole après l'étreinte de la fin. À la réflexion, on comprend que ce fils altéré d'amour paternel n'avait au fond pas d'autre chemin que celui de la chair pour arriver à dégeler l'âme de son père durci par la vie, aussi l'a-t-il emprunté comme d'autres s'accrochent à une planche de salut. Jamais donc n'aura été plus vraie l'affirmation selon laquelle toute connaissance passe à travers les sens, ce qui vaut dans l'ordre du cœur, comme l'enseigne *Le Fou du père*. Le roman s'achève sur un accord qu'on sent profond et définitivement acquis entre ces deux êtres; l'invitation qu'adresse le père à son fils au moment du départ, celle de venir en compagnie de la femme aimée la prochaine fois, en figure le premier fruit. Un beau livre que celui-ci, où s'exprime une quête d'identité propre à notre époque, écrit dans une langue qu'on reconnaît d'emblée comme appartenant à Robert Lalonde, une fois de plus l'homme des promesses tenues. □

**Myriam première** de Francine Noël, Montréal, VLB éditeur, 1987, 532 p., 19,95\$.

Au cours des dernières années, deux autres romanciers ont fait à leur éditeur et à leurs lecteurs le « coup » de *Myriam première*. Je pense à Michel Tremblay qui, après l'engouement dont fut l'objet *La Grosse Femme d'à côté est enceinte*<sup>1</sup>, a mis trois autres romans avant d'interrompre le filon<sup>2</sup>; et à Yves Beauchemin, évidemment, dont nous serons tous bientôt délivrés, promet Québec/Amérique, de l'angoisse de savoir s'il peut refaire *Le Matou*<sup>3</sup>.

Laissons encore au coureur Beauchemin la chance de montrer qu'il peut se répéter en se renouvelant... Quant à Michel Tremblay — le romancier — le « ton » qu'il avait trouvé dans son premier roman à succès — cette alternance de joul dans les dialogues et de français international dans la narration, le tout assaisonné de beaucoup d'esprit et d'un brin de fantastique — était certes bien à lui; sauf qu'après trois romans, le lecteur

averti et las avait compris que si le projet d'étirer presque à l'infini les *Chroniques du plateau Mont-Royal* était tout à fait à la mesure des capacités et du talent de Michel Tremblay, ce talent pourrait finir par ne pas être exempt d'une certaine complaisance. Les romans de Michel Tremblay semblaient bien pouvoir plaire encore longtemps à un certain public, là n'était pas la question, mais ils n'étonneraient plus personne : et là-dessus, Michel Tremblay — hasard ? — a interrompu la série.

L'œuvre romanesque de Francine Noël, qui ne comporte pour l'instant que deux tomes<sup>4</sup>, me fait très exactement le même effet d'une éventuelle répétition et d'une possible complaisance, avec en plus un sérieux handicap : on a déjà vu fonctionner la machine avec Michel Tremblay!

Qu'est-ce qu'un roman de Francine Noël apporte de différent — j'allais dire « de neuf » — par rapport à un roman de Michel Tremblay ? Même si le groupe social décrit y est nettement plus intellectuel, il s'agit bien du même sujet : une saga familiale (avec une définition cette fois plus extensive de la notion de famille) qui de la Maryse du premier roman, passe cette fois le flambeau du personnage principal à Myriam, comme « la grosse femme » l'avait passé jadis à Thérèse-et-Pierrette, qui l'avaient passé à leur tour à la « duchesse », etc. Pourquoi pas la prochaine fois, chez Francine Noël, que je me dis, une nouvelle focalisation du même ensemble, depuis le point de vue de l'adolescence difficile du jeune Gabriel, demi-frère de Myriam, ou encore des émotions d'auteur de François Ladouceur... Car l'allure générale des deux séries de romans est également du même type :

— 500 pages, et plein de dialogues *live*, pour que le lecteur malgré tout ne s'enlise pas;

